

CONSIDÉRATIONS SUR L'HYSTÉRIE MASCULINE

Pierre Sorel

Comme le relevait Nicolle Kress-Rosen en janvier, l'hystérie masculine, loin d'être exceptionnelle, n'en constitue pas moins une espèce de paradoxe. Car si un éloge de l'hystérie féminine peut prendre prétexte d'une insatisfaction qui préserverait le désir, chez l'homme, il s'agirait plutôt, me semble-t-il, de renoncer au désir pour préserver le phallus.

Le motif est donc en effet des plus sérieux.

J'essaierai de centrer cette prise en considération de l'hystérie masculine sur le sens et les effets de la menace de castration, tels qu'ils s'y révèlent.

Et comme ces problèmes, dans la circonstance d'aujourd'hui, ne peuvent pas s'aborder par la clinique, je les illustrerai d'abord en opposant deux types de figures : celle d'Ulysse et celle d'Orphée, à travers deux types de récits, l'épique et le lyrique, qui représentent deux types de relations entre le héros et le divin lorsqu'il est mis aux prises avec la perte de sa bien-aimée et qu'il s'agit pour lui de montrer son savoir-faire dans la retrouvaille de son objet.

Il s'agira donc d'une clinique mythologique et de l'absence, qui nous permettra cependant de repérer a contrario ce centrage sur l'objet qui caractérise si bien les positions masculines.

Au temps de la reconquête dans lequel se déploie le nostos, au retour ulysséen, s'oppose le non-temps du chant d'Orphée, mi-invocation, mi-évocation. Là où Ulysse, porté par son désir, franchi les mers, vainct les passions enlisantes et les poisons de l'esprit, Orphée s'engage dans le non-lieu et le non-temps des Enfers et de la mort, d'où personne ne revient, pas même Eurydice, dont la perte est confirmée dans l'instant où l'impossible allait perdre son nom.

L'oeil des dieux veille sur Ulysse, mais pas sur Orphée, le pâle héros.

Car où l'on entend la voix brisée d'Ulysse intimer patience à son cour, retentit le chant d'Orphée, à ce point pitoyable qu'un moment l'ordre des choses semble devoir se subvertir.

Et si Pénélope mesure son amour et son attente à l'aune d'un ouvrage chaque nuit défait et chaque jour recommencé, Eurydice apparaît comme la marionnette d'une affaire dans laquelle elle n'a pas un mot à dire, surtout pas un mot puisqu'elle est précisément le mot du chant d'Orphée. Et vous connaissez la fin de l'histoire : Ulysse, qui s'avance masqué, armé de son désir, fait un grand massacre des prétendants et re-gagne enfin Pénélope, tandis qu'Orphée, armé de ses pleurs et de son nom re-perd Eurydice. Mais ce que vous ignorez peut-être, c'est qu'il est lui-même massacré par des femmes, les Ménades, ces Bacchantes qu'il avait dédaignées pour une ombre.

Je dirai qu'Orphée est bien là décrit comme hystérique: son incapacité à faire deuil de l'impossible, ses pleurs et ses caprices d'enfant, la mise en avant de son malheur et de son impuissance, lui font prétexte à tenter de fléchir les dieux... en laissant l'Enfer à sa place!

Bref! il s'est conduit comme une femme, et c'est pourquoi il meurt dans l'oribasie, cette chasse à la femme et à la bête fauve entreprise par les Ménades au nom de Dionysos. Sa voix, de laquelle il pense tenir un si grand pouvoir, incapable de convoquer l'objet, c'est son impuissance, le phallus qui lui fait toujours défaut.

Comme le dit Eschyle dans son Prométhée, il est dans la situation de celui « qui ne commande plus à sa langue », dans l'akratéia, l'exact contraire de l'enkratéia, la maîtrise de soi, la vertu par excellence selon Socrate qui n'en a jamais donné d'autre exemple qu'Ulysse (mais quel mépris pour les disciples d'Orphée, les orphéotélestes, baratineurs et marchands de pattes de lapin !)

Certes, le mythe d'Orphée et Eurydice arrive tardivement dans la légende de l'Aède, du prêtre et prophète Orphée. Mais, comme savent si bien le faire les mythes, celui-ci aussi cache sous un commencement (qui, semble-t-il, n'a pas fini de se répéter) un propos sur l'origine qui révèle beaucoup de la structure dans laquelle il s'invente.

De quoi s'agit-il ? En réalité d'un problème théologique. Mais comme il fixe entre les dieux et les hommes la part qui revient à chacun, il ne nous éloignera pas trop de l'hystérie ... s'il ne nous met pas en plein dedans.

Comprenons cela.

La religion d'Ulysse repose sur le pacte établi entre Zeus et Prométhée et qui règle le partage des sacrifices de la façon suivante : aux hommes, les chairs des victimes; aux dieux, les fumées des cuissons.

Proposer cela était pour Prométhée une ruse, mais l'accepter était pour Zeus une bien meilleure ruse encore, car il assujettissait par là les hommes à la faim et qu'ainsi, les fumées ne seraient pas près de cesser de s'élever dans les cieux. Est-ce beaucoup solliciter la légende que d'inciter à reconnaître dans cette ruse de Zeus l'assujettissement de l'homme à son désir et dans ces fumées la dette symbolique contractée pour un pacte si avantageux ?

Et si les dieux d'Homère et d'Hésiode sont dans l'Olympe, ils y restent ! car même s'ils sont nantis de quelques pouvoirs peut-être enviables, l'usage qu'ils en font reste tempéré par la justice de Zeus. C'est qu'eux aussi sont soumis à la loi fondée par le pacte prométhéen. De fait, ce sont des hommes, et les ragots qui courent sur leur compte ne le démentent pas.

Comment repousser l'idée qu'une religion si humaine soit pour rien dans la réussite si brillante de la société grecque ?

Toute autre est la religion d'Orphée, prêchée au VI^{ème} siècle, parce qu'elle est en rapport avec une cosmogonie toute autre.

Tout provient de l'œuf primordial et parfait, de dégénération en dégénération, dans une

procession qui admet aussi la réincarnation. Dès lors, pas de meurtre, pas de phonoï, et donc pas de sacrifice, car comment savoir ce que l'on tue ? Il s'agit, comme par un savoir de la jouissance divine, de s'identifier au principe premier par le renoncement, la contemplation, les incantations.

« L'Éros orphique intègre et concilie les opposés et les contraires là où l'Éros d'Hénode est médiation entre ces opposés et ces contraires, principe de la génération par accouplement. D'un côté il s'agit de réaliser une communauté de semblables contre néikos, la discorde; de l'autre, il s'agit de faire fonctionner ensemble les dissemblables, malgré la discorde ». (1)

Bien plus, la philosophie du langage de l'orphisme, révélée par la récente découverte du papyrus de Dervéni, nous fait assister à la naissance simultanée des choses et des mots: sa cosmogonie est aussi une onomatoponie.

Elle éclaire donc d'un meilleur jour le mythe d'Orphée et Eurydice si l'on comprend que le mot et la chose sont un, deux versants de la même réalité. Mais le mythe en constate aussi l'échec et nous fait voir les débordements de l'amour lorsqu'il n'est plus possible de savoir à qui il s'adresse..., sinon à soi-même.

Bref! il est clair que le culte dont Orphée entretient son dieu est celui que la névrose voue au Père Idéal. L'échec d'Orphée est celui d'un narcissisme sans limite puisqu'il n'investit l'objet qu'à proportion de ce qu'il y investit aussi le phallus, ici, sa voix.

La question devient donc de savoir comment cette figure du Père Idéal surgit dans la névrose, ou comment on devient hystérique quand on est un garçon et qu'il faut devenir un homme (exigence ponctuée ici de l'ironie qui marque l'entrée dans la mascarade... virile).

En effet, l'incertitude de l'hystérique sur son sexe et sur la différence des sexes est omniprésente, profonde, enracinée au cœur de ses positions subjectives. Et c'est de l'incapacité dans laquelle est mise le signe anatomique à être de conséquence quant à l'identité sexuelle qu'il nous faut rendre compte, de la perte de ce centrage sur l'objet.

Disons d'abord que la figure du Père Idéal est d'autant plus prégnante que le père réel apparaît plus insuffisant.

Un exemple parmi bien d'autres situations possibles : ce père est en butte au symptôme d'une épouse excessivement narcissique, hystérique, voire paranoïaque. Sa parole n'a d'autorité et son action de cours qu'à proportion de ce qu'elle lui concède. Il n'y a alors de qualification que par la mère et la parole du père s'en trouve en somme marginalisée, banalisée; une parole parmi d'autres et qui n'a en fin de compte que l'autorité qu'elle se donne. Loin de transmettre un ordre des choses qu'elle tient du lieu d'où elle se profère, c'est-à-dire de l'impossible du savoir sur le désir qui l'anime, elle institue un arrangement avec les choses; en somme une tyrannie qui, sans loi, n'est pas sans règlements. Ne pas s'y soumettre ne condamne pas au bannissement, mais à l'amende. A l'amende honorable, bien entendu.

A un tel père, il est possible bien sûr de ne pas se fier, de ne pas s'identifier, pour laisser la place à l'amour et à la haine qui s'adresseront au Père Idéal.

Et si ce père n'est pas sans l'avoir ce phallus que la mère réclame, il ne l'a en somme pas assez, et c'est maintenant le phallus qui se trouve en quelque sorte positive, mais ailleurs, et dans la dépendance la reconnaissance maternelle.

Le Père Idéal est le père qui serait en possession de ce phallus Autre. Le savoir est maintenant du côté des femmes, un savoir qui est l'aune À laquelle se mesure le phallus. Il est un savoir sur le désir lui-même.

Une autre figure de l'hystérie masculine apparaît là: celle du Docteur Faust qui se

suicide de son échec à retrouver cet impossible savoir de la jouissance féminine. Et la position féminine devient maintenant pour l'hystérique une position enviable, bien plus assurée d'elle-même que la sienne.

Dans ces conditions, loin de « faire voler en éclats le complexe d'Œdipe » selon l'expression freudienne et de fonder le désir sur cet impossible, la menace de castration se contente de provoquer l'abandon de la partie, des formations réactionnelles, des déplacements des questions, au mieux, un refoulement.

Mais un refoulement bien précaire puisque établi sans le renfort du Surmoi, qui, rassurons-nous, ne lui manquera plus. Un refoulement qui se résume en somme à une feinte allégeance, à un vœu d'ignorance qui se traduirait au mieux dans ce que François Je disait à son cousin Charles-Quint en l'accueillant au Camp-du-Drap-d'Or : « ce que veut mon cousin, je le veux aussi ! » Ce genre de diplomatie débouche forcément sur la guerre et sur une défaite dans laquelle François Ier perd tout (for l'honneur!) et, prisonnier, se voit contraint de payer rançon. Une rançon, le contraire d'une dette.

Parmi les motifs de ce refoulement, il y a l'amour du père, fraction passive de la situation œdipienne, mais il y a surtout l'effet propre de la menace de castration qu'un certain nombre de faits intercurrents fait maintenant prendre au sérieux.

Ces faits intercurrents, nous les voyons avec Freud dans la soudure de l'activité masturbatoire et de l'acquisition du contrôle sphinctérien avec le contenu érotique de l'Œdipe.

Je ne prendrai qu'un exemple: celui du petit garçon qui prit au sérieux la menace de castration le jour où il vit le sexe d'une fille un peu plus âgée que lui, punie pour une énurésie à laquelle il se laissait aller lui-même et qui commençait à lui valoir des réprimandes.

Ainsi, des réticences devant la castration symbolique, il passe à la crainte de la castration réelle, c'est-à-dire à la castration imaginaire.

Il est donc là maintenant aux prises avec le Père Idéal, possesseur de ce qui rend maître de l'objet qu'il n'a pas et avec l'angoisse de castration, constamment suscitée par le retour du refoulé, soumis à la puissance de sa mère et à la castration imaginaire qui lui dit qu'il n'a pas ce qu'il faut pour la séduire. Et parce qu'elle ne le lui a pas donné, il la hait autant qu'il l'aime.

Cette condition, du fait du refoulement, sera celle de toutes ses rencontres avec une femme et nous le voyons alors comme un être sans repère, littéralement déboussolé, et, livré à la toute-puissance de l'Autre, volontiers mythomane, condamné à rêver une vie qu'il ne peut vivre et à s'inventer une perte qui vaudra pour celle qu'il n'a pas voulu, pas su, ou pas pu consentir.

Il doit donc plaire pour être choisi par une femme qui lui reconnaîtra le peu de phallicité qu'il s'accorde, ou par un homme avec qui ressusciter les belles rivalités d'antan.

D'où son insatisfaction d'hystérique qui est bien aussi une déception par l'objet, mais aussi un emballement extraordinaire de ses protestations narcissiques, car c'est en tant qu'il se veut et se croit homme qu'il se trouve constamment confronté à sa féminité.

D'abord par son amour pour son père qui crée en lui une homosexualité plus ou moins latente, ensuite du simple fait que, Freud nous le rappelle, la castration agit toujours dans le sens de son contenu. Séparé de l'objet, dans tous les aménagements qu'il se propose, il se trouve en position féminine. Mais à son insu.

Car ce que l'hystérique ignore, c'est précisément ce que nous apprend Freud: que l'inconscient ne connaît pas l'opposition homme-femme, mais l'opposition actif-passif, qui s'applique à la même libido.

Et alors ce que notre hystérique, lui, nous enseigne, c'est que ce phallicisme commun aux deux sexes est la condition même de possibilité de la différence des sexes, autrement que comme il le croyait, par un « à charge de revanche » qui en réalité l'annule et le renvoie à la féminité.

Nous voyons donc maintenant comment le maintien de sa fixation à sa mère empêche l'hystérique d'accéder à l'objet et le fait camper sur des positions féminines: à ne rien avoir, on ne risque rien de perdre, et c'est son impuissance; on peut toujours emprunter ce qui nous manque, et c'est l'inflation amoureuse, son don juanisme.

Alors ! Il avait cru sauver le phallus en sacrifiant son désir et il s'est jeté dans la gueule du loup. Il lui faudra maintenant revenir sur son investissement narcissique du phallus qui le maintient en position Autre, et refaire le chemin d'impossible, qu'il avait cru pouvoir éviter. Mais de cet impossible il devra maintenant en assurer « l'exhaustion de toutes les formes possibles », pour reprendre la formule du séminaire sur La relation d'objet, et si l'on est d'accord avec Nicolle Kress-Rosen pour voir dans l'hystérie « un véritable cancer de la relation à l'Autre. »

(1) DÉTIENNE ORPHÉE Encyclopedia Universalis

RÉFÉRENCES:

M. Détéienne, DIONYSOS MIS A MORT, Les Belles Lettres.

M. Safouan, ÉTUDES SUR L'ŒDIPE. Ed. du Seuil.

S. Freud, Sur quelques conséquences psychiques de la différence entre les sexes, in LA VIE SEXUELLE, P.U.F.